



Les stratégies de traduction dans les cultures : positions théoriques et travaux récents

José Lambert

Volume 1, numéro 2, 2e semestre 1988

La traduction et son public

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037021ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037021ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, J. (1988). Les stratégies de traduction dans les cultures : positions théoriques et travaux récents. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 1(2), 79–87. <https://doi.org/10.7202/037021ar>

Les Stratégies de traduction dans les cultures: positions théoriques et travaux récents

José Lambert

Théorie et histoire

En 1983, un théoricien bien connu se déclarait convaincu que l'étude historique des traductions n'est d'aucune utilité pour la théorie.

Seul l'essor des théories depuis les années 1960 ainsi que l'orientation plutôt formaliste de ces théories peuvent expliquer une telle prise de position. Entre temps les positions théoriques dominantes ont évolué au point que les modèles appliqués à la question des traductions sont devenus nettement plus fonctionnels. On accepte généralement, désormais, que les techniques utilisées par les traducteurs répondent à des options culturelles, ou à des normes,¹ au point qu'on leur applique le terme «stratégies»: les traducteurs individuels et collectifs choisissent entre différentes options, qui se situent souvent à l'intérieur d'un schéma de possibilités. Il devient ainsi essentiel, du point de vue théorique et du point de vue historique, de mieux connaître les relations entre les traditions en matière de traduction, d'une part, et les situations culturelles, d'autre part. Les travaux historico-descriptifs cessent par la même occasion d'être du seul ressort des «Études de traduction»; elles relèvent de l'histoire des langues, des littératures, de la théorie de la littérature, de l'anthropologie, voire des études politiques ou économiques, etc. Une meilleure compréhension du caractère interdisciplinaire des travaux en matière de traduction amène par ailleurs les spécialistes à opposer de manière moins mécanique les traductions «littéraires» et les autres, voire même à renoncer à des oppositions trop étroitement binaires (littéraire/technique; théorique/historique). Bref, l'assouplissement des positions théoriques et des positions historicistes a eu pour effet de replacer la question des traductions au sein des études culturelles.

Les cultures d'antan: travaux actuels

La linguistique générale et la théorie de la littérature sont restées plutôt fermées, jusqu'ici, à la question des traductions. La littérature comparée, par contre, et même une certaine histoire des littératures, qui ont été vivement critiquées sous cet angle voici une dizaine d'années, ont tendance à accorder à la traduction une place privilégiée. L'Association internationale de littérature comparée et de multiples sociétés nationales de littérature comparée lui réservent un pourcentage élevé de leurs publications et de leurs rencontres. En même temps, les méthodes appliquées ont évolué considérablement. Des groupes relativement homogènes partagent au moins la conviction que la recherche historique ne saurait survivre sans une mise au point de ses bases théoriques, et sans une redéfinition de son objet. Dans l'ensemble, c'est l'Europe - si nous exceptons le Canada et Israël - qui se concentre le plus systématiquement sur le rôle joué par les traductions dans les littératures et les cultures. La connaissance de la carte culturelle de l'Europe a fait des progrès énormes en quelques années.²

Étudiée jusqu'à récemment comme un aspect particulier de la question des langues (la sociolinguistique ne manque pas d'y contribuer) ou de celle des littératures, la traduction est désormais étudiée, d'un point de vue interdisciplinaire, comme domaine *sui generis*. La prise en considération de la traduction comme objet de recherche à part entière -et non plus comme prétexte ou comme digression - est le signe évident d'un changement des mentalités.

Ce fait se confirme par la reprise et la mise au point d'anthologies de textes théoriques³ et par la mise au point d'anciens travaux de synthèse sur la traduction à travers l'histoire.⁴ Comme il est rajeunissant pour une discipline de voir que ses classiques vieillissent vite! A l'instar des histoires littéraires classiques, la plupart des «Readers» d'autrefois portaient sur les sommets des théories, ce qui excluait le contact avec la réalité culturelle quotidienne.

De plus en plus, des équipes entières envisagent la question de la traduction sous tous les angles, et la question des théories n'est qu'un des objets à creuser dans une large interrogation sur les cultures par le biais des traductions.⁵ Nous avons une connaissance déjà assez fouillée de l'époque moderne en Europe occidentale, du XVI^e au XIX^e siècles, grâce à des tableaux vraiment internationaux (il en va de même du phénomène Shakespeare); les traditions classiques, pour la même époque et surtout pour les XIX^e et XX^e siècles, ont été explorées par à-coups; la France des Belles Infidèles et la tradition des traductions indirectes ont livré une bonne part de leurs secrets.⁶

Même dans les secteurs les mieux connus, cependant, des lacunes énormes subsistent, telle la question capitale des textes religieux en traduction, ou la question des genres (littéraires et non littéraires). L'étude des traductions fonctionne comme une discipline-pilote dans de nombreux cas. On peut lui reprocher de rester victime des traditions positivistes de la philologie: les recherches s'enferment dans des relations binaires («langage pairs»); et de nombreux chercheurs restent convaincus qu'une juxtaposition et une accumulation de monographies tiendront un jour lieu de panorama global de la question des traductions.

Le monde contemporain et la traduction: missions pour une discipline nouvelle

Les communications dans le monde actuel, on le sait bien, ne cessent de s'internationaliser. Nous disposons, par conséquent, de situations culturelles privilégiées pour étudier la traduction dans toute sa complexité. Retenons en effet que l'observation des situations culturelles d'autrefois aura toujours quelque chose d'artificiel, étant donné le caractère inévitablement lacunaire de notre connaissance du passé. Les théoriciens des années soixante avaient tendance à formuler en termes étroits l'objet à étudier et à exclure de leur champ d'observation les adaptations, les imitations, etc. Or, la situation culturelle contemporaine révèle clairement que les traductions ne livreront jamais leurs secrets à la recherche aussi longtemps qu'on ne les situe pas dans le contexte large de toutes les formes de communication, y compris celle de la *non-traduction*.

Vinay et Darbelnet ont envisagé la non-traduction comme un procédé de «traduction» parmi d'autres, et comme un procédé micro-structurel. Que les théoriciens puissent envisager le fait de ne pas traduire comme un aspect de «la traduction» dénote que la définition adoptée au départ est trop étroite. Or, en effet, il paraît difficile d'interpréter le rôle que jouent les traductions dans la communication si on ne tient pas compte d'une décision extrêmement courante dans les contacts internationaux. Lors d'une conversation internationale, un des interlocuteurs au moins renonce à la traduction, ou il l'impose aux autres interlocuteurs; dans les communications écrites, il en va de même, et de manière plus explicite. En fonction des décisions face à l'utilisation ou à la non-utilisation de la traduction, le langage utilisé s'adapte généralement aux interlocuteurs et à leurs règles de base. Dans les rencontres internationales entre intellectuels, en particulier au niveau académique, le recours à la traduction constitue souvent une simple option, et non une nécessité. Il convient de supposer que les principes suivis par les traducteurs varient en fonction des données communicationnelles. Ainsi la Communauté Européenne ne s'adresse pas à ses employés établis à Bruxelles - qui pratiquent par définition plusieurs langues et pour lesquels la traduction est une convention - de la

même manière qu'elle s'adresse aux simples citoyens des différents pays membres, pour lesquels la traduction n'est pas un luxe, mais une nécessité. Grâce à l'expansion des mass-media, l'internationalisation des discours est devenue un phénomène quotidien. Grâce aussi à l'expansion d'une nouvelle langue internationale, l'anglais, une couche énorme de la population mondiale peut se permettre de renoncer à la traduction dans de multiples situations, ou de l'utiliser comme une option délibérée à laquelle on aurait pu renoncer. La traduction «comme option ou comme nécessité» n'est certainement pas un phénomène nouveau dans l'histoire de l'humanité, mais c'est un phénomène très répandu et un phénomène dont les implications socio-culturelles, voire économiques et politiques, feront encore couler beaucoup d'encre.

Dans toutes les sociétés bilingues, le recours à la traduction est en principe une option, et il convient de déterminer pourquoi elle est préférée à la non-traduction. La traduction comme option ou comme nécessité devrait être un objet privilégié de la sociolinguistique et de la sociologie (ou des sciences de la culture en général), dans la mesure où les options en matière de langue ne sont jamais un fait strictement linguistique. On devine d'emblée que le fait de changer de langue est par définition une option politique ou socio-économique, étant donné l'institutionnalisation des langues. Une particularité nouvelle de l'institutionnalisation dans le monde contemporain est précisément qu'elle échappe de plus en plus à l'État national. D'où la nécessité d'appliquer l'étude des traductions à une situation culturelle qui voit de la manière la plus spectaculaire qui soit les institutions nationales. Il est bien connu que la Communauté Économique Européenne a consacré des budgets impressionnants à la question des traductions, et ce dès sa naissance même. Il resterait à déterminer les origines profondes de telles options.

La Communauté Économique Européenne n'est rien d'autre qu'une révision des frontières nationales au sein de la bonne vieille Europe des nations. Reste à déterminer s'il ne s'agira que d'une révision des frontières économiques. Il est vrai que le transfert des budgets vers des instances internationales est inévitablement un acte politique; tel est le cas aussi de la création d'une politique commune de l'enseignement, des adaptations en matière des lois, etc. Il y a certainement lieu de distinguer au sein de la CEE une politique linguistique par delà les différentes langues. Elle se caractérise par le refus officiel d'accorder une quelconque priorité à l'une des langues pratiquées dans la Communauté. D'où l'investissement dans les traductions et dans les traducteurs, investissement qui n'a jamais été l'idéal du point de vue économique. Si la CEE s'y plie, supposons d'emblée que c'est par nécessité: sa politique linguistique montre clairement que la nouvelle Communauté des nations est bien obligée de prendre position face à des questions culturelles et politiques.

D'un point de vue sociologique et sémiotique, le maintien d'oppositions linguistiques entraîne donc une perte d'énergie et d'efficacité.⁷ Les traditions monolingues de la France et de la Grande-Bretagne sont en fait incompatibles avec une telle politique, et il n'est nullement surprenant que ces deux pays aient eu plus de sursauts protectionnistes que les autres membres de la CEE. Jusqu'à nouvel ordre, l'Europe nouvelle est prête à payer le prix de ses nouvelles options politiques.

Il est piquant à ce propos de relever la coexistence de plusieurs univers de la langue au sein de la CEE. Si la libre circulation du discours étranger est devenu un fait courant dans les différents pays de la Communauté, il est traité selon des voies divergentes, et ce en fonction des circuits utilisés, puis en fonction des pays qui l'accueillent. Quelle que soit la politique de la CEE, les différentes langues n'ont jamais eu et, de fait, n'ont toujours pas réellement les mêmes droits dans les différents pays. C'est ce que révèle notamment l'analyse des stratégies suivies en matière de traduction et en matière de non-traduction en dehors des circuits administratifs de la CEE.

Si les émissions de télévision et le cinéma se ressemblent à travers le monde entier, ils font preuve d'une cohérence croissante au sein de la CEE, notamment grâce à une collaboration de plus en plus étroite au niveau de la distribution.⁸ Les téléspectateurs dans les douze pays de la Communauté ont de plus en plus la possibilité de sélectionner les mêmes émissions sportives, culturelles, politiques, etc. Celles-ci peuvent être des productions d'Outre-Atlantique ou des productions européennes. Inévitablement, la distribution internationale donne lieu à une difficulté linguistique: la nécessité ou l'utilité des traductions. C'est sur ce point notamment que les stratégies suivies dans les différents pays font apparaître des divergences frappantes. Dans le cas d'une production internationale, certains pays adoptent d'emblée une langue intermédiaire (l'anglais ou le français, par exemple), alors que d'autres utilisent, ou imposent simplement leur propre langue officielle. Même le recours à la traduction donne lieu à des options divergentes: les Pays-Bas et la Flandre recourent au sous-titrage tandis que la plupart des autres pays n'acceptent que le doublage comme solution possible.⁹ Or, le sous-titrage en tant que stratégie semble être l'équivalent des éditions bilingues, qui favorisent la lecture simultanée du texte de départ et du texte traduit, alors que le doublage favorise l'illusion d'un contact soi-disant direct avec la langue «originale». Dans le dernier cas, la question des langues (et des cultures) étrangères est en quelque sorte ignorée; dans le premier cas, le «récepteur» fournit un effort pour reconnaître la distance qui l'éloigne de l'émetteur.

Les options fondamentales mises en évidence par les mass-media ne correspondent nullement aux recommandations de la CEE. Elles se révèlent plutôt parallèles aux options des diverses nations de l'Europe

occidentale dans leurs contacts politiques bilatéraux, en dehors de la CEE, et dans les pratiques commerciales. Celles-ci se fondent souvent, et de plus en plus, sur le principe que les entreprises privées rencontrent le moins de résistance lorsqu'elles adoptent le langage du client, même des clients qui ne se conforment pas aux normes recommandées par les institutions politiques. La plupart des compagnies francophones de Belgique feront la distinction entre une clientèle belge et une clientèle française, n'en déplaise aux Académiciens des deux pays; une compagnie flamande suivra les mêmes principes. Dans une situation analogue, les compagnies françaises utiliseront en Belgique, sans le moindre complexe, les mêmes circulaires qu'en France. La solidarité des langues n'est donc pas un fait évident dans la vie commerciale quotidienne. Qu'il ne s'agisse nullement de phénomènes strictement techniques ou linguistiques, mais aussi de questions économiques, c'est ce qu'indique un exemple à première vue banal emprunté au domaine judiciaire: lorsque la police allemande transfère un criminel vers leurs collègues belges, son dossier l'accompagne en allemand et, lors de son retour en Allemagne, les dossiers supplémentaires sont déjà rédigés dans la langue de Goethe; les frais de traduction sont portés par la police belge.

Sur le plan des stratégies en matière de traduction et sur le plan socio-économique, on retiendra surtout que plusieurs options contradictoires se combattent et qu'un glissement s'opère en faveur d'une de ces options. L'analyse des tendances dominantes en ce qui concerne la traduction met en lumière une compétition entre différentes institutions; elle indique aussi lesquelles parmi ces institutions l'emportent.

Opposons la situation européenne à celle des États-Unis. La nation dominante du Nouveau Monde a opté officiellement pour le principe du monolinguisme, dans ses communications internes et externes, en dépit de la complexité linguistique de ses origines et de ses développements contemporains. Les hésitations récentes au Texas et en Californie, où on a éprouvé le besoin de reconnaître l'actualité des différends linguistiques, constitue une confirmation flagrante des options initiales. La diversité linguistique est un fait, mais l'institution politique l'ignore et requiert la traduction ou l'«adaptation» de la part de ses interlocuteurs allophones. Même l'économie est restée grosso modo monolingue.

Le Canada, sous cet angle, constitue un cas intermédiaire entre le Nouveau et le Vieux Monde. Il est bien connu que la «mosaïque» canadienne vise à respecter les diversités linguistiques entre les différentes populations. La société canadienne a refusé de gommer les différenciations linguistiques et culturelles entre les collectivités qui la composent. Fait-elle ainsi partie du Vieux Monde, ou du Nouveau? Il convient de ne pas lier la question à une histoire particulière de

l'émigration et de la colonisation, et de creuser la signification profonde de la situation.

La migration des peuples crée presque inévitablement un nouvel environnement linguistique et culturel, nécessairement mixte; le bilinguisme ou le multilinguisme qui s'ensuit peut être de courte ou de longue durée, selon l'évolution de la société en question. Reste à déterminer si les immigrants maintiendront la communication à la fois avec le nouvel environnement et avec l'ancien. Feront-ils partie d'un univers nouveau, ou vivront-ils dans deux patries spirituelles, comme un peuple en exil?

Le comportement linguistique et donc la traduction sont inévitablement déterminés par de tels facteurs, et les anthropologues n'ignorent pas que les habitudes linguistiques reflètent généralement une conception particulière de l'univers. D'où la nécessité pour les spécialistes de la traduction de scruter les options en matière de traduction comme une des clefs du comportement social. Les continuels changements de partenaires liés aux mouvements d'émigration et de colonisation sont le lieu par excellence d'une analyse des principes qui régissent la traduction.

Mes considérations sur les aspects récents de la situation culturelle en Europe et ailleurs font ressortir la nécessité d'une vue panoramique sur la carte mondiale des langues et des institutions ainsi que sur les fluctuations auxquelles elles sont soumises à travers les temps. La communication internationale ne manque pas d'être déterminée par la conjoncture économique et politique du marché des biens symboliques.¹⁰ C'est là un cadre culturel général des échanges linguistiques, en littérature comme ailleurs. L'art littéraire, ce «Royaume du pouvoir absolu» (Bourdieu, 1971) et la littérature en traduction ne se conforment pas nécessairement aux schémas de l'institution politique ou économique, mais ils ne fonctionnent jamais sur un fond vierge. Une synthèse historique et théorique des problèmes en matière de traduction aura pour mission de mettre à nu les lignes de force des interactions entre les cultures.

Katholieke Universiteit Leuven

Notes

1. Le concept de «normes», bien connu dans les sciences sociales, a été systématiquement appliqué à la traduction dans les travaux de Gideon Toury, bien qu'il soit souvent utilisé de nos jours sans

référence explicite à Toury. Voir Toury, *In Search of a Theory of Translation* (Tel Aviv, Porter Institute for Poetics and Semiotics, 1980).

2. Grâce surtout à l'organisation de recherches par l'Association internationale de littérature comparée et par des équipes, qui entretiennent entre elles de plus en plus de contacts (au Canada, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, aux Pays-Bas et en Belgique, en Israël, en Turquie).

3. Un groupe de recherches belgo-hollandais prépare au moins quatre livres de ce type sur le domaine néerlandais (XVI^e au XX^e siècles); des volumes très fouillés sont en préparation sur les XVIII^e et XIX^e siècles en France; peu de traditions de l'Europe occidentale semblent échapper à ces entreprises, ce qui fait supposer que nous aurons bientôt une vraie bibliothèque sur la pensée théorique en matière de traduction à travers l'histoire.

4. Les livres bien connus de G. Mounin (*les Belles Infidèles*, Paris, Cahiers du sud, 1955), de L. Kelly (*The True Interpreter*, Oxford, Basil Blackwell, 1979), ainsi que de Störig, Sdun, etc., réduisent en fait leur sélection aux soi-disant sommets (littéraires) de la traduction; les livres conçus selon le «nouveau style» entendent creuser la complexité des époques dans tous les secteurs de la culture, sans s'attacher *a priori* aux chefs-d'oeuvre.

5. La plus puissante parmi ces équipes est incontestablement celle de l'Université de Göttingue, où une trentaine de chercheurs sont financés par le Deutscher Forschungsbereich; mais, depuis des années, des entreprises analogues sont en cours à la KU Leuven (Belgique), en Israël, en Turquie.

6. L'ouvrage de R. Zuber, *les «Belles infidèles» et la formation du goût classique: Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac* (Paris, A. Colin, 1968), a joué un rôle essentiel dans ce secteur.

7. C'est aussi le point de vue de Cl. Hagège (*l'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985) mais on notera que l'homme de la rue le sait, lui aussi. N'est-ce pas l'un des arguments utilisés contre les pays bilingues par leurs partenaires soi-disant monolingues?

8. Cette collaboration n'est pas sans failles; certaines régions de la République Fédérale d'Allemagne préfèrent suivre les émissions de la République Démocratique plutôt que celles des Pays-Bas, de la Belgique ou de l'Angleterre, alors que les émissions captées aux Pays-Bas et en Belgique sont nettement «européanisées».

9. La Scandinavie ainsi que l'Autriche recourent également au sous-titrage, avec plus ou moins de rigueur. L'étude du sous-titrage et du doublage comme problème culturel de traduction en est à ses débuts, mais des projets de travaux commencent à se développer. On lira notamment l'article de Dirk Delabastita (*preprint* KU Leuven; à paraître dans *Babel*).

10. Voir Pierre Bourdieu, «le Marché des biens symboliques», *l'Année sociologique*, n° 22, 3^e série (1971).